

Glenn Fetzer

New Mexico State University,
1780 E University Ave, Las Cruces,
New Mexico 88003, USA

**Interroger la langue, dépister la maladie :
écriture et médecine chez Lorand Gaspar**

Pour Lorand Gaspar, activité d'écrivain et vie professionnelle se mettent en parallèle et, même, s'entrecroisent. L'écriture n'est pas uniquement un besoin quelconque ou un divertissement, mais sert au poète d'exercice de précision :

J'aimais, et j'aime toujours mon métier de médecin, mais j'avais, et j'ai toujours besoin d'écrire [...] L'écriture n'est pas la bouffée d'air frais qui me lave des soucis quotidiens ; il est vrai cependant qu'elle me permet souvent de les mieux éclairer, de les 'ordonner', parfois, c'est vrai, de les oublier. La démarche du médecin ne me paraît pas bien différente. Arriver à travers les mots et les formes qui nous apparaissent justes pour exprimer ce qui est en mouvement dans le corps et dans la pensée est un cheminement de proche en proche, un peu à la manière dont est établi un diagnostic difficile (Gaspar 2004 : 186)

En suggérant l'analogie entre l'acte de diagnostiquer et celui d'écrire, Lorand Gaspar demande que nous portions attention à la trace originale — à « ce qui est en mouvement dans le corps et dans la pensée » (Gaspar 2004 : 186) qui motive le geste d'écriture aussi bien qu'à la lecture minutieuse des passages qui témoignent des traces qui

proviennent de ces mouvements. Au fond, tout le travail du médecin est lié à l'acte d'écrire : « Apparemment », écrit-il, « c'est dans les mines profondes de l'inconscient commun au corps et à l'esprit, que souvent je vais chercher les 'mouvements' et les 'matériaux' du poème à naître. Un événement, une rencontre, une tension de l'esprit et du corps, un malaise parfois ou quelque chose qui ressemble à une promesse de clarté, me poussent à fouiller, à écouter ces fonds » (Gaspar 2004 : 122). Dans l'œuvre de ce poète, nombreux sont les textes où l'on trouve l'incessante fouille de la réflexion, activité qui découvre les souvenirs des événements cachés, les marques des tentatives interrompues, et les vestiges des impressions occultées. Aller vers le point d'origine de la naissance d'un poème, remonter dans le temps vers des conditions qui sont favorables à l'écriture : ce sont quelques-unes des préoccupations du poète. Dans certains recueils, notamment *Sol absolu* (1982) et *Égée Judée* (1980), l'intérêt de la part du poète pour les marques des activités humaines du passé se concrétise par le travail archéologique. On n'a qu'à penser à quelques exemples de la zooarchéologie (l'étude de l'archéologie animale), qui se trouvent dans *Sol absolu* : les arachnides (Gaspar 1982 : 127), le hibou fouisseur (Gaspar 1982 : 127), le crapaud fouisseur (Gaspar 1982 : 128), la gerbille (*Ibidem*) ; et à quelques exemples de l'archéologie linguistique, surtout aux mots « Edin » et « Tammouz » (Gaspar 1982 : 140). Si Lorand Gaspar s'intéresse à l'effort de mettre à jour les empreintes des civilisations anciennes, c'est parce que ce travail archéologique ressemble et à celui du médecin qui diagnostique des maladies et à celui du poète qui interroge les fondements de la parole.

Empreintes, vestiges, traces : le poète les prend tous en compte, et ce faisant, les valorise en tant que fragments, parcelles, ou restes d'une entité dont l'ensemble a été perdu ou se cache. Si l'œuvre du poète s'inspire largement des phénomènes du monde naturel et du travail archéologique, elle trouve son élan également dans le monde de la médecine, système qui rassemble des connaissances et des pratiques particulières pour la prévention, la guérison, et l'allègement des maladies. Bien que Gaspar réfléchisse longuement sur les rapports

science-langage, pensée-langage, et écriture-médecine, c'est dans le recueil *Égée Judée*, dans la série de poèmes intitulée « Clinique », surtout dans le poème « Sous le platane de Cos » (Gaspar 1980 : 73-84) que le poète, tout en fouillant dans l'histoire de la médecine, réussit le mieux à en soulever les procédés, les impulsions, et les manières d'expression qui éclaircissent la logique de l'incomplet.

Dans la médecine grecque, qui est le sujet du poème « Sous la platane de Cos », la santé est considérée comme le juste équilibre des forces et éléments qui constituent la bonne santé. Cette répartition harmonieuse ressemble à la condition idéale de *krasis*, où chacune des valeurs opposées jouit d'un pouvoir égal. C'est-à-dire qu'il existe une harmonie et une égalité entre les fonctions : au cas où un excès de pouvoir risque d'anéantir la fonction opposée, on reconnaît la maladie. Alors, si la santé dépend du *krasis*, de ce mélange total où les composants s'interpénètrent et se réconcilient, le même principe de l'équilibre idéalisé soutient les valeurs auxquelles le poète accorde de l'importance. Chez Lorand Gaspar, aucun acte créateur, aucun geste poétique, aucune fonction énonciatrice ne domine : les gestes de rapprochement, d'éloignement, de circularité, de fluidité, et de cohérence constituent tous les traits constitutifs de la poésie. Puisque le travail du médecin ressemble en partie à celui de l'écrivain en ce que les deux démarches s'appuient sur l'interminable action de mettre à jour ce qui était inconnu ou caché, nous aimerions bien tenter d'élucider la complexité des traces qui proviennent des origines de la langue.

1. Les traces qui remontent jusqu'à la Grèce civilisatrice

Si le poème « Sous la platane de Cos » réunit la médecine et l'écriture par son insistance sur la trace originale, l'importance de la Grèce s'établit pour le poète comme source des vestiges de la civilisation. La critique a souvent souligné que la poésie de Lorand Gaspar est caractérisée par l'attention portée sur l'élément primordial, le fait historique, la pensée des anciens. Parmi les voix critiques, Jean-Yves Debreuille dénomme « l'objet porteur de temps » comme exemple de qualité essentielle de l'œuvre du poète. Le côté temporel est donc

transmis soit par la référence à un texte ou à un tableau, soit par un objet quelconque qui fait « allusion à la création elle-même » (Debreuille 2007 : 11). D'après Debreuille, l'expérience gasparienne peut relever des objets porteurs de temps qui établissent avec celui qui écrit « le fil d'une communauté invisible, transspatiale et transtemporelle » (*Ibidem*). Cette expérience s'ancre dans le monde naturel, dans le sable, les endroits désertiques, dans les rochers, les îles et la mer. Mais cette expérience se rattache surtout à un lieu géographique — la Grèce, par exemple, qui suggère pour Lorand Gaspar tout un travail d'archéologie. La démarche archéologique passe par l'étape d'induction, puis de déduction, avant de revenir à l'induction. Pour le poète, l'archéologie est avant tout une activité qui se rapporte à l'écriture, mais ce n'est pas pour autant moins fructueuse que la mise à jour des vestiges matériels du passé. On pense à la discussion du poète concernant le village de Khora, discussion qui renvoie à des époques marquantes de son histoire (Gaspar 1991 : 19). La fouille intellectuelle et culturelle procède couche par couche. Bien que le récit de l'histoire du village soit enfin raconté, pour le poète— le travailleur de mots—une autre archéologie est réalisée : l'interrogation minutieuse de la pensée et de l'expression.

Mais si la Grèce du monde archéologique se connaît également par le mer Égée qui est, donc, constitué par la mer, la lumière, et les îles rocheuses, l'univers poétique d'Égée se laisse entendre également par une structure interne, subtile, changeante, et dynamique, où déplacements, reflets nuancés, chantiers archéologiques, et traces de procédés d'autrefois témoignent tous de découvertes inattendues : « Étincellement du pelage des eaux ! / Grésillement du sel dans l'or chaud de l'huile, / Dans le masque rongé du poème » (Gaspar 1980 : 14). Dans cet univers de la mer d'Égée, la Grèce signale bien plus qu'un lieu d'enchantement et de vestiges du passé. Georges Fréris, pour sa part, remarque que « la Grèce de Lorand Gaspar n'est pas topographique mais civilisatrice » (Fréris 1995 : 253).

Pour le médecin-poète, le dépistage qu'est l'acte de penser n'est connu que par ce qui est rudimentaire, atrophié, fragmentaire. Comme le souligne Marie-Antoinette Laffont-Bissay, chez Lorand Gaspar

« les métaphores archéologique et médicale sont suffisamment explicites pour s’imaginer concrètement le travail d’exploration où le démêlement de diverses émotions est indispensable afin d’être reconstruit et ordonné de nouveau pour en dégager un sens qui s’accorde au mouvement même du monde » (Laffont-Bissay 2013 : 61). C’est-à-dire que toute découverte dépend de ce qui est partiel ou incomplet, dans un effort de dévoiler événements cachés (ou oubliés), phénomènes occultés, et démarches à peine perceptibles et de les réintégrer au monde. C’est ainsi que pour Lorand Gaspar, la Grèce est une source intarissable d’énergie créatrice, et l’île de Cos — lieu natal du père de la médecine, Hippocrate — un des sites principaux de l’archéologie. Le début du poème « Sous le platane de Cos » rappelle ces auteurs médiévaux — surtout Villon — qui évoquent des personnages mythiques et légendaires de l’antiquité :

à Hygie, amante et nourrice des serpents sacrés,
à Podalire, penché sur la folie d’Ajax,
à Machaon, tombé en héros devant Troie, habile
à extraire les flèches et à panser les plaies,
à Alcméon de Crotone, qui connut les accords et les désaccords des
substances du vivant,
à Empédocle poète et médecin,
à l’esprit d’Hippocrate, aux auteurs du Corpus,
à Aristote, fondateur de la biologie,
à Hérophile de Chalcédoine et Érasistrate de Chio,
anatomistes et physiologistes incomparables (Gaspar 1980 : 73).

Quant à la référence, à part quelques personnes imaginaires de statut légendaire — Hygie, déesse de la santé ; Podalire, un héros de la guerre de Troie qui est devenu médecin ; Machaon, également un héros de la guerre de Troie — ; les autres personnages, penseurs et médecins pour la plupart, témoignent d’une médecine grecque qui a son origine dans la philosophie, ou qui se manifeste à travers la

philosophie (Nutton 2002 : 36). Hérophile et Érasistrate, par exemple, sont connus pour la découverte du système nerveux : Érasistrate décrit le cerveau comme la source des nerfs, et Hérophile souligne le côté fonctionnel de l'étude de l'anatomie (par rapport à ce qui n'est que descriptif). L'importance pour le poète de ces personnages légendaires et historiques réside dans leur humanité apparente : « Et tout inspire et expire », lit-on, « Tous, ils ont d'exsangues / Canaux de chair tendus sous la peau, partout sur le corps » (Gaspar 1980: 74). L'assemblage hétéroclite de médecins, guérisseurs, et penseurs n'est pas sans intérêt. Leur présence commune dans l'incipit du poème annonce sans doute la primauté du concept du *krasis*, la juste combinaison de fonctions, forces, et pouvoirs sans lesquels la santé est menacée. Débuter par un tel assemblage signale non seulement la poursuite de tout ce qui est efficace en termes de soins mais implique également le juste équilibre requis pour réussir l'écriture. Le passage continue avec une présentation élaborée de symptômes, tout un enchaînement de tissus pathologiques prélevés sur un malade, dont on trouve les exemples suivants : « Effilement du nez / Enfoncement des yeux / Affaissement des tempes / Froidure des oreilles », et ainsi de suite (Gaspar 1980 : 75). L'effort poursuivi de la part du médecin de découvrir les déséquilibres de santé ressemble à l'écriture.

2. Les traces qui se découvrent à travers l'anatomo-pathologie

Un extrait de la dernière page du poème suffit à justifier le recours à la pensée de Laënnec, médecin français du début du dix-neuvième siècle qui a fondé la médecine anatomoclinique, pour témoigner de la cohérence qui est centrale à la poétique de Gaspar :

Philiascos habitait près du rempart, il s'alita ; le premier jour, fièvre aiguë, sueur ; dans la nuit, grande fatigue ; le second jour, exacerbation générale, mais le soir à la suite d'un lavement les évacuations furent bonnes ; nuit reposante. Le troisième jour, au matin et jusqu'à midi, pas de fièvre apparente; l'après-midi fièvre aiguë avec sueur, soif vive, la langue commence à devenir sèche; urine noire, nuit pénible, divagations de toutes sortes. Le quatrième jour, léger saignement de nez, sang pur, urines variées avec de petits nuages arrondis qui surnagent, ressemblant au sperme et disséminés à travers l'urine, pas de dépôt (Gaspar 1980 : 84).

Symptômes, conditions, couleurs, situations : tous ces indices ne sont que des traces d'un diagnostic, et si le poète risque de se perdre dans une succession de troubles, c'est parce qu'il cherche une cohérence jusqu'alors ignorée. Grâce à ses recherches dans la médecine grecque, Lorand Gaspar découvre, cependant, une piste prometteuse dans la quête afin de diagnostiquer les maladies, piste qui renvoie à Laënnec. Le renom de ce médecin du début du dix-neuvième siècle provient de ce qu'il a remis au goût du jour le procédé de l'auscultation.¹ Gaspar reconnaît son importance ainsi : « L'auscultation, investigation clinique de grande valeur, découverte probablement par l'école pragmatique de Cnide si scrupuleusement attachée à l'expérience, est tombée dans l'oubli, pendant 2000 ans. Il a fallu attendre Laënnec, candidat en l'Ecole de Médecine de Paris à la chaire de la Doctrine d'Hippocrate, pour qu'elle soit redécouverte et admirablement développée à partir de 1819 » (Gaspar 1980 : 77).

Lorand Gaspar continue à commenter les contributions de Laënnec, tout en greffant au poème son admiration pour Laënnec : « Hommage à toi », chante le poète, « anatomiste accompli, auteur anonyme du *Traité du cœur* ! [...] Tu as vu aux portes de l'aorte et de l'artère pulmonaire, ces membranes, de chaque côté, arrondies [...], en forme de demi-cercle et qui, lorsqu'elles se rapprochent, c'est merveille comme elles ferment les orifices » (Gaspar 1980 : 79). L'ouvrage de Laënnec auquel Lorand Gaspar fait référence éclaircit les rapports entre le fonctionnement du corps et les causes d'un dysfonctionnement qui reste à la base d'une maladie. La technique de l'auscultation devient, sous la plume de Gaspar, une stratégie pour exprimer la vigueur d'une langue dans une occurrence particulière ; c'est-à-dire, un cheminement méthodique qui ne sert qu'à délimiter la pensée, à alimenter son désir et à prolonger son effet. Cette vigueur diagnostique se reflète dans les mots par des impulsions, des enchaînements soutenus et interrompus, des renversements, et des reprises :

¹ Technique qui consiste à écouter les bruits produits par les organes, à l'aide d'un stéthoscope.

Râles ronflants et sibilants de bronchite
Gargouillement de gangrène et d'abcès
Bruit de drapeau des fausses membranes mobiles dans la trachée
Bruit de pot fêlé des cavernes sous la clavicule
Voix chevrotante ou voix de polichinelle des pleurésies
Frottements soyeux des feuilles enflammées du cœur
Souffle rude, râpeux du rétrécissement de l'aorte
Bruit de moulin à vent des grands épanchements
Traumatiques du médiastin (Gaspar 1980 : 76).

Soucieux de différencier la nature de la langue entre le scientifique et le poète, Lorand Gaspar ne se contente pas de s'appuyer sur le langage dans son rôle communicatif mais est sensible à son caractère expressif. Il est sûr que ce poète-médecin qui privilégie l'auscultation (technique qui repose sur les bruits produits par les organes) attribue, de même, une importance particulière aux sonorités de ses poèmes. Malgré le sens souvent prosaïque des propos (par exemple quand le poète affirme le phénomène humain universel de la circulation sanguine), la dimension poétique s'élève, parfois, des traits stylistiques: « Le sang / S'y tapit, et l'éther s'est taillé au travers un facile passage » (Gaspar 1980 : 74). Dans ces vers les répétitions vocaliques et consonantiques produisent une imbrication des assonances en [i] et en [e] (« s'y tapit » et « et l'éther s'est taillé ») et des allitérations en [s], [t], et [l]. Les assonances et les allitérations changent au cours du texte : étant donné que le poème comprend plusieurs parties, chacune revêt un aspect particulier d'assonances et d'allitérations. Si le passage met en relief les voyelles antérieures et postérieures /e/ et /o/, dans la prochaine partie ce sont les fricatives /f/ et les voyelles centrales /ø/, les voyelles postérieures /a/, et les semi-voyelles /j/ et /w/ qui dominent.

Le passage cité plus haut, qui lie le sens de l'auscultation à sa démonstration poétique, trouve sa cohésion organisatrice à travers la répétition, que ce soit sous forme d'anaphore, d'allitération, ou de

paronomase. Le procédé anaphorique du même mot *bruit* (*Bruits* de drapeau / *Bruit* de pot, *Bruit* de moulin) contribue à la valeur structurale du passage qui renforce pour le poète le moment suspendu de l'attention et de l'effort nécessaire à achever un diagnostic. À l'intérieur de ce moment, le poète-médecin est à l'écoute des signes réguliers de l'existence et des indices de toute déviation. Ainsi, l'allitération sert à produire des effets harmoniques et structurels. L'allitération en [m] rassemble, donc, les parties de l'ensemble, du premier vers (*MeMbranes Mobiles*), (*rétrécisseMent*) au milieu du passage (*enflaMMés du cœur*) et jusqu'au deux derniers vers de l'extrait : « *Bruit de Moulin à vent des grands épancheMents / TrauMatiques du Médiastin* » (Gaspar 1980 : 76). Ces répétitions (et d'autres encore) soulignent que si la référence renvoie à un aspect du monde extérieur — dans ce cas à des symptômes d'une altération de la santé — la cohésion du texte relève de tout un réseau de fonctions énonciatives repérées les unes par rapport aux autres. Pour Lorand Gaspar, ces exemples de répétition servent à découvrir les sources de la maladie.

3. Les traces témoignent d'une écriture déductive et d'un diagnostic inductif

Si l'auscultation en tant que technique médicale est importante pour le médecin, elle existe depuis longtemps dans la conscience du poète. Dans le premier texte des *Feuilles d'observation* (« Année »), par exemple, le poète rassemble plusieurs expressions sensorielles, et il éprouve le « sentiment de toucher du doigt, d'ausculter les pulsations d'un 'corps' qu'aucun extérieur ne vient limiter. Toucher des yeux, des doigts et de l'esprit une 'loi' éternelle, un rythme unique qui lie les pierres de ce désert, quelques herbes, mon corps et les aiguilles glacées des étoiles » (Gaspar 1986 : 13). Être à l'écoute du monde, être sensible à l'« assemblage de choses frêles » (*Ibidem*) qui caractérise tout et qui le soutient, pratiquer l'auscultation — que ce soit dans l'écriture ou dans la médecine — exige une attention bien connue du poète-médecin. Même quand l'intervention médicale n'est pas celle de l'auscultation, la démarche est identique : partir de

quelques principes et connaissances bien établis pour déclencher un traitement dont l'aboutissement dépend de la réussite de chaque phase intermédiaire. En tant que chirurgien, Lorand Gaspar décrit ainsi la manière de procéder : « Son esprit est entièrement occupé par ce qu'il a à faire ; geste après geste, étape par étape, son intervention se déroule comme la démonstration d'un problème géométrique, dont il connaît rarement toutes les données, ni donc le déroulement complet, précis, d'avance. Il est guidé par ce qu'il trouve, et ce qu'il trouve peut l'obliger à changer de cap » (Gaspar 1986 : 138). Bien qu'il parte des prémisses de base, le chirurgien se met en quête, action soumise à des péripéties issues de la situation et du moment. L'acte d'effectuer une intervention ou d'établir un diagnostic permet de déceler une différence avec l'acte d'écrire, et le texte « Sous le platane de Cos » pourrait être le poème de Lorand Gaspar le plus important pour illustrer cette différence.

L'écriture et le diagnostic médical se dédoublent, mais ils se poursuivent de manière inverse, et en s'entrecroisant. Si l'on se place sur un plan médical, si un diagnostic s'établit selon un raisonnement inductif, l'écriture gasparienne est plutôt déductive. Dans la « Préface » de son traité de l'auscultation, Laënnec met en valeur la démarche inductive qui se trouve à la base de l'auscultation : « L'anatomie pathologique », écrit-il, « est donc incontestablement le flambeau le plus sûr qui puisse guider le médecin, soit pour reconnaître les maladies, soit pour guérir celles qui en sont susceptibles » (Laënnec 1819 : xxi). La logique du diagnostic s'élève, donc, du cumul de traces, passées en revue l'une après l'autre.

Cette même logique se représente dans le poème, où nous pouvons lire plusieurs exemples et perspectives. Tout d'abord, dans la dédicace, au début du poème, les multiples illocuteurs témoignent d'un sens d'inachèvement (à Hygie, à Podalire, et ainsi de suite). Ceux qui sont évoqués sont tous acteurs dans le domaine de la médecine. Pour ce qui est de l'écriture, le même passage démontre une dispersion de l'illocution. Au niveau de l'énonciation, la première page du poème, la dédicace, annonce une logique du fragmentaire qui s'ouvre sur la référence contextuelle. Tous les médecins énumérés

sont présentés comme identifiables par l'allocutaire (Perret 2005 : 19) (à Hygie, à Podalire, à Machaon, etc). Le terme ou la proposition qualifiant chacun des noms propres achève la construction de la référence qui est effectuée en renvoyant à la réalité extérieure (donc, une référence situationnelle). Bref, la construction de la référence se fait et par la référence situationnelle (qui renvoie à une réalité extérieure) et de manière contextuelle. Si la logique du fragmentaire dans un texte scientifique, tel qu'un passage sur le médecin ou sur l'histoire de la médecine, provient d'une référence situationnelle, celle qui s'opère dans un texte littéraire prend son point de départ dans une référence contextuelle.

Pourtant, la distinction des deux démarches n'est pas aussi nette qu'elle le paraît. Dans les *Feuilles d'observation*, Lorand Gaspar élabore sur l'ambivalence qui existe entre les mots et la conscience humaine : « Nos pauvres édifices de mots », écrit-il, « pour nous ils sont mêlés aux fibres de tous nos tissages, dans la continuité de nos plus infimes remous moléculaires » (Gaspar 1986 : 23). Toutefois, même si le statut des mots reflète en quelque sorte une fragmentation, un manque de cohérence similaire à celle des symptômes d'une maladie, les mots sont en même temps assujettis à la force humaine. Les mots répondent à « une autre sorte de mouvement en nous » (*Ibidem*), un « désir fiévreux au milieu d'un chantier de possibles qui tente de trouver la disposition juste, celle où l'on peut respirer, voir plus clair » (Gaspar 1986 : 23-24).

D'un côté, de même que lors d'un diagnostic, les mots découpés, dispersés, à la dérive, à contresens, parfois, fournissent la base de données d'un raisonnement inductif. D'un autre, il semble que les mots témoignent d'un raisonnement déductif, mettant en évidence l'écriture, dont l'impulsion obéit à une respiration, à un désir. Mais voici le dilemme : l'identité de la « disposition juste » (Gaspar 1986 : 23) que l'on cherche, la source de toute écriture future, reste occultée. Ainsi que les symptômes, les bruits, les étapes d'une maladie, les mots constituent le matériel nécessaire à un diagnostic, et en rendant possible un diagnostic, les mots soulignent une stratégie de l'induction. Mais l'écriture comporte également des dimensions qui

dépassent celle d'une maladie. Par conséquent, l'écriture part d'une conception de son être propre, et d'une force que le poète cherche à identifier. Lorand Gaspar exprime de cette façon la deuxième prémisse : « Mais quel est ce 'savoir', cette 'énergie' en nous sans mots, sans rapports 'lisibles' et qui réclame ces formes et ces échanges à venir? » (Gaspar 1986 : 24).

Procédés inductifs et déductifs : dans la poésie de Lorand Gaspar, les deux manières d'agir se superposent et se complètent. « Sous le Platane de Cos » est peut-être le texte qui réalise le mieux ces deux stratégies : des listes de présages et de troubles forment un contraste avec des présentations de principes, de pratiques, et de remèdes. Dominique Combe reconnaît cet effort de puiser à la source gréco-latine de la médecine comme exemple d'un poème dit « scientifique » (Combe 2004 : 216). Il qualifie de « polyphonique » la tendance de la part de Lorand Gaspar à réunir le lyrisme à la prosodie référentielle, tel que l'on voit dans « Clinique ». Selon lui, par le « travail de 'montage' et de 'collage' polyphonique, Lorand Gaspar s'écarte du modèle lucrécien² et ouvre la voie à une forme nouvelle du poème scientifique, qui interroge les pouvoirs de la science » (Combe 2004 : 220).

On peut donc affirmer que la poétique de Lorand Gaspar procède d'une circulation dont les parties composantes, les éléments de base langagiers, se lient, s'avancent, et se propagent selon des logiques complémentaires et indispensables. Le principe fondamental de ce mouvement est le manque, et l'absence de ce qui serait nécessaire donne lieu à un questionnement des traces et à une mise en marche des réponses éventuelles. Lorand Gaspar lui-même constate : « La science nous demande de patienter, de chercher. Mais sans compter que nous commençons à entrevoir les limites de la méthode scientifique, il semble qu'il y ait dans le fond commun des activités d'imagination, de combinaison, de recherche, un courant identique qui circule librement entre poésie et sciences » (Gaspar 2004 : 58).

² Le genre du poème scientifique hérité de Lucrèce est païen et est basé sur des anciennes cosmogonies.

Bibliographie

- Combe D. (2004) : « Lorand Gaspar et le poème scientifique », in : D. Lançon (dir.), *Lorand Gaspar*. Cognac : Le Temps qu'il fait.
- Debreuille J-Y. (2007) : *Lorand Gaspar*. Paris : Seghers.
- Fréris G. (1995) : « La Grèce de Lorand Gaspar », in : M. Renouard (dir.), *Transhumance et connaissance*. Paris : Jean-Michel Place.
- Gaspar L. (2004) : *Approche de la parole suivi de Apprentissage*. Paris : Gallimard.
- Gaspar L. (1991) : *Carnet de Patmos*. Cognac : Le Temps qu'il fait.
- Gaspar L. (1980) : *Égée Judée*. Paris : Gallimard.
- Gaspar L. (2004) : *Feuilles d'hôpital, Lorand Gaspar*. Daniel Lançon (dir.). Cognac : Le Temps qu'il fait.
- Gaspar L. (1986) : *Feuilles d'observation*. Paris : Gallimard.
- Gaspar L. (1982) : *Sol absolu et autres textes*. Paris : Gallimard.
- Laënnec R.T.H. (1819) : *De l'Auscultation médiate ou Traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur*. Vol. 1. Paris : J.A. Brosson et J.S. Chaudé.
- Laffont-Bissay M-A. (2013) : *Lorand Gaspar ou l'écriture d'un cheminement de vie*. Paris : L'Harmattan.
- Nutton V. (2002) : « Ancient Medecine : Asclepius Transformed », in : C.J. Tuplin, T.E. Rihill (dir.), *Science And Mathematics in Ancient Greek Culture*. Oxford: Oxford UP.
- Perret M. (2005) : *L'Énonciation en grammaire de texte*. Paris : Armand Colin.